



HAL
open science

L'obligation chronotopique

Luc Gwiazdzinski, Guillaume Drevon

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski, Guillaume Drevon. L'obligation chronotopique. Luc Gwiazdzinski; Guillaume Drevon; Olivier Klein. Chronotopies. Lecture et écriture des mondes en mouvement, Elya Editions , pp.184-199, 2017, 979-10-91336-109. halshs-01612566

HAL Id: halshs-01612566

<https://shs.hal.science/halshs-01612566>

Submitted on 7 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONCLUSION

« La géographie n'est pas une connaissance facile (...). Il faut d'abord fendre les mots du monde, oser aller voir ailleurs. »

Jean-Paul Dollé

L'OBLIGATION CHRONOTOPIQUE

La réflexion s'est engagée sur un constat d'éclatement et d'hybridation des espaces, des temps et des mobilités et sur les difficultés à observer et représenter les nouvelles morphologies spatiales, le mobile, l'éphémère, le pluriel, le multiple et la multitude des agencements des mondes en mouvement. Le croisement de regards entre disciplines a permis de repérer quelques avancées en termes d'observation et de représentation, de confirmer l'intérêt d'une approche chronotopique, d'identifier des limites et paradoxes et de poser un certain nombre d'enjeux pour la géographie, l'urbanisme, les sciences du territoire et la société.

Un angle d'approche prometteur

L'approche du chronotope a naturellement débouché sur une réflexion portant sur la perception du monde à travers les relations spatio-temporelles et sur des questions et problèmes de représentations.

Convergences. La proposition chronotopique émerge à un moment particulier de convergence de trois mouvements : le développement de nouveaux outils, protocoles et technologies pour l'observation et la représentation, un contexte de pressions temporelles sur les individus, les groupes et les organisations et enfin la montée des attentes et contraintes de durabilité différentes pour une population qui a conscience de vivre l'anthropocène.

Réfléchir aux temporalités personnelles et collectives nécessite la prise de conscience du concept de « ressources » et le passage d'un compte d'exploitation économique à un bilan sociétal et environnemental. Les problématiques majeures et incontournables du réchauffement climatique et de l'épuisement des ressources non renouvelables vont accentuer la nécessité de trouver un nouveau partage. Or trois ressources fondamentales vont évoluer de manière importante dans le siècle en cours : l'énergie, le temps et l'espace. Il faut examiner nos marges de manœuvre et les leviers mobilisables. Les leviers locaux sur l'énergie sont faibles. La ressource en espace est par nature de plus en plus limitée. Il reste donc la ressource « temps » qui a le mérite de pouvoir composer avec les autres (Gwiazdzinski, 2012).

Besoin confirmé. Le fait saillant est « l'obligation chronotopique », c'est-à-dire le besoin d'observations et de représentations qui dépassent les cartes habituelles pour lire et écrire la société en mutation en pensant conjointement l'espace et le temps. Face à l'éclatement des espaces, des temporalités et des mobilités, la prise en compte du temps est une nécessité. Dans une ville « polychronique », les conflits d'usage qui portaient traditionnellement sur l'affectation de l'espace, concernent désormais l'occupation du temps et la gestion des rythmes urbains. Le dialogue entre les disciplines met bien en évidence l'importance de cette prise en compte du temps et des temporalités, et la nécessité d'une observation des organisations et agencements à différents moments (jour, nuit), sur différentes durées, à différentes échelles spatiales, dans des situations statiques comme en mobilité. Face à la diversité et la complexité des morphologies, chercheurs et acteurs de la fabrique urbaine sont obligés de changer de regard, pour penser, concevoir et gérer la ville en prenant en compte de manière simultanée la matérialité urbaine, les flux et les emplois du temps.

Humilité. On mesure bien la complexité et la multiplicité des situations et agencements spatio-temporels à prendre en compte dans l'observation d'une société liquide (Bauman, 2000) en mutation. Imaginer pouvoir construire un dénominateur commun pour dire tous les sens et tous les temps en un lieu est sans doute

aussi prétentieux que vouloir construire la Tour de Babel pour les langues. Il nous faut sans doute accepter le fait qu'il n'existe pas de chronotope unique sur le temps ou de diagramme unique sur les sens (Barbara, 2017). En l'absence de langage universel qui synthétise tous les codes, on peut en tester de multiples avec bonheur augmentant la qualité des diagnostics et facilitant l'appropriation des dynamiques par les habitants.

Définition heureusement floue. Les approches chronotopiques redonnent une certaine actualité à la *Time geography* (Carlstein, 1978). Elles relancent une « *rythmanalyse* » à la frontière de la science et de la poésie, dont Lucio Alberto Pinheiro Dos Santos (1931) puis Gaston Bachelard (1950) avaient eu l'intuition, qu'Henry Lefebvre (Lefebvre, 1993) a tenté d'imposer et que Kevin Lynch (1972) a cherché à utiliser pour l'aménagement des espaces. Le « chronotope », « *lieu de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle* » reste une notion vague, une attitude, une grille de lecture, un moteur pour la lecture et l'écriture des mondes d'aujourd'hui et de demain.

Croisement de regards féconds. L'indéfinition même du mot « chronotopie » impose de croiser différents regards, pour saisir plus largement les enjeux et les potentialités de l'articulation entre espace et temps (Guez, 2017). Il est souvent question d'hybridation (Gwiazdzinski, 2016) dans la collecte des données et l'observation, dans l'utilisation des techniques, des modes de représentation et de leur suivi. L'approche chronotopique multiscalaire permet de réfléchir en termes de « calendriers » d'offre et d'usages (Mareggi, 2017), de qualifier les « régimes temporels » (Gwiazdzinski, 2012), les cycles, les événements et les incidents, de repérer des « morphologies dynamiques » (Boffi et al., 2017), des populations permanentes ou temporaires, de pointer des conflits d'usages, des arythmies, des ralentissements (Drevon et al., 2017), des synchronisation et des désynchronisations, des spatialités temporaires et des risques de désocialisations (Cholat et al., 2017).

Nouvel appareillage technologique. Ces dernières années, un appa-

reil technique et iconographique nouveau a vu le jour (Mareggi, 2017) grâce aux progrès technologiques et graphiques autorisant de nouveaux modes de représentations (Klein et al., 2017). On comprend l'intérêt d'une intégration en amont des technologies qui permettent de capter des informations dans l'espace et dans le temps avec des caméras (Drevon et al., 2017), du *data mining* avec la remontée et le croisement possible de données utiles à partir d'algorithmes adaptés (Hu et al., 2017) et de bien d'autres voies qui s'ouvrent par exemple sur l'analyse des profils temporels à partir de l'éclairage (Meier et al., 2017). On voit également l'importance du mélange des approches quantitatives et des approches plus qualitatives qui convoquent les sens (Barbara, 2017) et l'expérience (Syng Tan, 2017) ou s'aventurent sur l'analyse de la trajectoire d'une représentation d'un événement (Rigal et al., 2017) multipliée par des figurations et des objets. De nombreuses technologies permettent d'aboutir à des représentations en quasi-temps réel et des représentations en temps décalé avec parfois confrontation des deux (Mouillon, 2017).

Place des artistes entre fiction et réalité. Au delà des cartes, la représentation se fait également à travers des interventions artistiques, des événements à l'échelle des espaces publics ou de la ville elle-même. À partir de protocoles situés des géo-artistes (Gwiazdzinski, 2016) mettent l'accent sur la métaphore, l'expérience et l'organique plutôt que sur l'analytique, le rationnel ou l'abstrait définissant une forme de « *pensée spatiale* », « *associative* » définissant « *des relations qui n'existent pas dans une séquence linéaire de cause à effet* ». Ce qui semble opposé est entrelacé dans une interdépendance créative proche de la pensée taoïste où le monde est un état de flux, instable, dynamique et créatif (Syng Tan, 2017). En utilisant ou non les technologies disponibles, de manière officielle ou en « *hackant* » des dispositifs existants dans la posture de « *fusion critique* » (Benayoun et Bares, 2016), la synthèse critique de la fiction et de la réalité, devient la forme la plus active de pratique engagée dans le réveil de la conscience collective des limites de la confusion.

Apports et désorientations artistiques. Au cinéma, les deux formes

de représentation ou d'intelligibilité de la ville sont perpétuellement en tension avec d'un côté la ville « *panoramique* » où les choses prennent sens grâce à une vue englobante et de l'autre la ville « *labyrinthique* » où l'on finit par se perdre (Straw, 2017). Le travail de certains artistes (Lima, 2017) sur des événements pose la question de la communauté comme simultanéité et synchronisation même si elle se produit à distance sans proximité spatiale ni co-présence.

D'autres à une autre échelle développent une approche chronotopique d'un même paysage à partir de chocs de représentations qui enjambent les siècles (Mouillon, 2017) : l'approche posée d'un photographe ou d'un aquarelliste, confrontée aux représentations algorithmique de *Google Earth* ou à la photographie à la volée d'un passant d'aujourd'hui faisant de l'écart, le nœud d'un dispositif d'expérimentation individuelle et collective.

D'autres encore se comportent également de manière cartographique. En circulant ou en s'installant dans les vides, ils interrogent la trace et de la discontinuité du tissu urbain en mutation comme à Detroit (Sloan, 2017). D'autres questionnent la notion de places vacantes. Nombreux sont ceux qui s'inscrivent dans une vision de l'art comme moyen de transformer le quotidien au risque de « *l'esthétisation du monde* ». Tous participent à leur façon au débat sur la manière de réinventer la ville. Ils font de l'art un dispositif d'encadrement pour les négociations sur l'identité, l'immigration, les frontières, la démocratie et l'espace public et contribuent à l'émergence d'une « *citoyenneté urbaine* ».

Limites. Dans le même temps on perçoit bien la difficulté d'accès à certaines données, la nécessité de mélanger les sources et les types d'informations et le besoin de co-construire ces représentations avec l'utilisateur final ce qui est encore rarement le cas. Dans les modes de représentations variés venus d'univers aussi différents que le cinéma, la géographie, la sociologie, les sciences de la communication ou l'art, on trouve davantage de représentations chronotopiques surplombantes, « *d'en-haut* » que de représentations co-construites avec les acteurs eux-mêmes.

Enjeux et défis pour la géographie

La perte confirmée de magistère du géographe sur la production de cartes ou de représentations cartographiques des mondes l'oblige à sortir de sa zone de confort, à lâcher prise en acceptant d'autres regards, une hybridation des pratiques d'observation, de traitement et de représentation des mondes et à imaginer d'autres voies que l'approche chronotopique met en évidence.

Construction pluridisciplinaire. Les mutations des modes de vie, l'accès d'autres disciplines à des outils de représentation, l'ergonomie de certains logiciels libres, posent la question de nouvelles compétences partagées en cartographie et rend visible un fait central dont nous ne sommes pas toujours conscients : la carte n'appartient plus aux géographes. La question s'élargit aux mécanismes de co-construction des représentations avec les habitants, les individus et les collectifs dans une logique « *d'innovation ouverte* » (Von Hippel, 2005) et d'expertise partagée.

Créolisation des représentations. Cette réflexion qui consacre la mort d'une représentation unifiée du Monde par l'Etat, l'université et les organismes associés nous oblige à adopter une nouvelle approche mettant en avant la pluralité, l'hétérogène, le temporaire, le labile, le créole et la « *créolisation* » (Glissant, 1995) des représentations, avec des éléments qui « *s'intervalorisent* » et ne soient pas l'enjeu d'une domination ou d'une disparition par la technique.

Appropriation des méthodes et outils. Il faut désormais être capable de s'appropriier les techniques permettant d'utiliser les nouvelles technologies et les nouvelles données issues des réseaux sociaux, de concevoir et de s'appropriier d'autres outils et démarches de représentations chronotopiques.

Nouvelle sémiologie, éducation à l'image et diffusion. Cette appropriation collective rend d'autant plus nécessaire la mise en place d'une nouvelle grammaire et d'une nouvelle sémiologie graphique pour les chronotopes, c'est-à-dire des « *règles qui régissent la construction d'un système de signes ou langage permettant la traduction graphique d'une*

information » (Bertin, 1967). C'est un enjeu de démocratisation des outils de représentation et une nécessité pédagogique qui va dans le sens d'une éducation à l'image et de formations intégrant ces outils et ce design des mondes en mouvement.

Expertise partagée et diffusion. Il y a un enjeu de lisibilité de ces représentations – pour les acteurs de la fabrique urbaine et un plus large public –, d'accès aux résultats et de diffusion (plateforme numérique...) mais aussi d'éditorialisation des productions.

Analyse des comportements individuels. Les technologies mobiles et embarquées comme les réseaux sociaux permettent une approche anthropocentrée et individuelle de l'information. Elles ont un impact sur la discipline géographique elle-même offrant la possibilité de quitter les moyennes, les structures et les échelles médianes pour s'intéresser aux parcours et comportements individuels, aux mobilités et aux quotidiens urbains. Elles permettent de lire et d'écrire la vie quotidienne dans ses différentes dimensions spatiales et temporelles, de suivre la trace et la signature des individus et des groupes.

Représentation dans la ville et mise en abîme. La représentation de la complexité des mondes en mouvement se fait de plus en plus à l'intérieur même de ces mondes consacrant la ville comme support et scène à travers deux figures : la « *ville écran* » (Marzloff, 2009) où les façades et les mobiliers urbains deviennent des écrans et la ville 2.0 et ses usagers une sorte de réseau *peer-to-peer* qui converge vers nos portables et celle plus perturbante encore de la « *réalité augmentée* » avec la superposition en temps réel d'un modèle virtuel 3D ou 2D à la perception classique de la réalité matricielle. Le spectacle des foules dans lesquelles on s'immerge devient lui-même représentation de la foule. Le *selfie* propose déjà une énième mise en abîme de l'individu dos aux totems, icônes et figures de la ville imposée du tourisme.

Risques et limites

Ces réflexions posent nombre de questions aux géographes, urbanistes, architectes et autre acteurs de la fabrique urbaine.

Paradoxes. Elles permettent de pointer un certain nombre de limites sociotechniques et culturelles et de paradoxes qui dépassent les seules questions géographiques. L'accès possible à différentes informations grâce à *l'open source* et au *data mining*, touche à la protection des données et de la vie privée des individus. De la même façon, le développement des techniques d'observation, de collecte et de représentation doit être mis en regard de la demande d'opacité d'une part grandissante de la société et des stratégies de protection des données déployées par les pouvoirs publics.

Accélération et temps réel. L'approche chronotopique pose la question de l'information en temps réel et pointe la nécessaire prise de recul face à l'arythmie de l'information et à la demande en continu. Plus largement ces nouveaux modes de lecture et d'écriture interrogent le pilotage et la gouvernance en temps réel des organisations auxquels ils participent et le phénomène d'accélération constaté (Rosa, 2010), dénoncé (Honoré, 2004) ou encensé (Manifeste accélérationniste, 2013).

Saturation. Il nous faut sans doute plus que jamais mettre à distance ces représentations imposées du monde, éviter la saturation de l'attention (Citton, 2014) et l'utilisation de nos « *parts de cerveau disponibles* » pour retrouver un vrai rythme et un bon tempo. « *Sans rythme pas de vie* » (Millet, 2002) : aux *no man's lands* (terres sans hommes), doivent pouvoir répondre des *no man's times* (temps sans hommes) (Gwiazdzinski, 2014), des « *entre-deux* » et des « *entre-temps* », des vides et des intervalles. Aux friches et espaces libres doivent répondre des temps d'arrêt, de vacance et de silence, des possibles disponibles, supports essentiels à l'appropriation, à la construction personnelle et à « *l'imaginaire* » (Wunenberger, 2006).

Besoin d'interaction et d'éprouver. Face à la saturation des représentations, à l'empire des fictions et des augmentations, chacun retrouvera sans doute l'importance d'éprouver directement la ville « *lieu de maximisation des interactions* » (Claval, 1982), de se frotter à la matérialité, de s'y cogner en invoquant la « *sérendipité* »,

ce hasard heureux, voire la « *synchronicité* » (Jung, 1988) – cette occurrence simultanée d'au moins deux événements qui ne présentent pas de lien de causalité, mais dont l'association prend un sens pour la personne qui les perçoit. C'est sans doute le sens du déploiement des « *outdoor cities* » qui partout dans le monde tentent de répondre à la demande des habitants permanents ou temporaires pour l'extérieur en aménageant les espaces publics qui deviennent un enjeu central pour le « *droit à la ville* » (Lefebvre, 1968) et « *l'urbanité* » comme qualité d'individus se comportant de manière polie avec autrui et comme caractère d'un espace. C'est encore dans l'espace public, loin de la toile, dans le vide entre les bâtiments, grâce aux échanges et à la rencontre *de visu* que s'élabore l'avenir de nos cités. C'est sans doute le sens du mouvement des places, des manifestations citoyennes et de l'émergence de ces TAZ (Bey, 1997), ces agencements temporaires connectés, ces « *hypertopes* », lieux « augmentés » par l'intensité des échanges et l'expérimentation *in situ* (Gwiazdzinski, 2016, 2017), ces « *communs oppositionnels* » (Nicolas-Le Strat, 1996), expériences sensibles à la portée fortement émancipatrice.

Besoin d'approches immersives. Le développement d'outils de lecture et de représentation de plus en plus performants et dynamiques justifie l'existence et la valorisation des protocoles d'immersion *in vivo* et *in situ*, comme la nécessité de croiser des représentations froides et des diagnostics sensibles et en mouvement, sur le « terrain ». En négatif, le déploiement de ces représentations valorise l'immersion, le rapport au corps et des représentations de ces ressentis sous des formes non cartographiques ou chronotopiques comme la danse par exemple (Gwiazdzinski, Charlot, 2016). Elles mettent en évidence des démarches comme les « *diagnostics en marchant* », les traversées (Gwiazdzinski, 2006) ou parcours géographiques (Gwiazdzinski, Rabin, 2007). Autour d'un protocole commun elles fabriquent des émotions, composent un diagnostic et des représentations individuelles et communes des mondes qui ne sont pas réductibles à une carte.

« *Percept lag* ». Avec l'hybridation des strates géographiques physiques, affectives et informationnelles, nous pourrions

connaître un « *percept lag* », défaut de cohérence entre perçu et vécu, qui serait un défaut d'interfaçage avec le monde physique (Benayoun, 2017), un retard d'articulation.

Appauvrissement des imaginaires. La prolifération des outils de collecte des données, de structuration et de représentation techniques ne doit pas s'accompagner d'une faiblesse des imaginaires, qui, conjugués avec l'expérience, constituent la base même de nos géographies, nourrissent les conceptions du monde et influencent les pratiques spatiales, voire d'un renforcement de la « *misère symbolique* » (Stiegler 2004).

Principes et outils en ouverture

Au-delà des seules lectures et écritures, la clé d'entrée temporelle permet d'ouvrir la réflexion sur une série de questions en termes d'organisation, de développement, de durabilité, de citoyenneté et d'identité et participe à l'émergence de villes plus humaines, accessibles et hospitalières.

Education au temps. À force de nier le temps, l'humain ne cesse de subir son déferlement. Privé du recul du temps, aux prises avec ses émotions, il semble dominé par une éthique de la peur qui modifie sa manière de comprendre et d'agir. Il faut donc imaginer une éducation au temps pour passer d'une société hypochronique bloquée dans le présent à une société hyperchronique (Gwiazdzinski, 2012) où la question du temps serait centrale et où chacun serait capable d'entrer dans une négociation complexe pour la maîtrise de ses temporalités.

Ecologie du temps et idiorrythmie. La réflexion doit définitivement basculer d'une logique de gain de temps à une logique de qualité de temps et donc de qualité de vie en définissant les contours d'une « *écologie du temps* » qui intègre les dimensions sensibles. Dans les villes et plus largement dans la société, il conviendrait « *de remplacer les modes de gestion systémiques réguliers par d'autres plus attentifs à la multiplicité des rythmes, c'est-à-dire aux possibilités d'idiorrythmie (de choix des rythmes par chacun) garanties aux individus* » – pour reprendre les propos de Pascal Michon (2008) sur cette notion

déjà explorée par Roland Barthes (2002) pour désigner le fait que chaque individu d'une communauté religieuse, même en y étant intégré, peut vivre à son propre rythme.

Adaptation et improvisation. L'approche chronotopique nécessaire dans un contexte d'incertitude, doit laisser une place à « *l'improvisation* » (Soubeyran, 2015) notamment dans sa dimension subversive et labyrinthique, à l'adaptation, à l'agilité, au rebond (Younes, 2017) et à la plasticité face aux réponses classiques et rigides en termes de planification, de structures et d'institutions. Cette souplesse des dispositifs et des agencements doit s'accompagner d'un renforcement de valeurs et de principes comme « *le droit à la ville* » (Lefebvre, 1968) sans quoi, elle favoriserait le renforcement de processus de différenciation et d'inégalités.

Polymorphisme et contrats de confiance. L'instabilité, l'éphémère, le mouvement ou la discontinuité à la place des frontières, de la sédentarité et de la continuité ne sont pas la fin de l'histoire, de la géographie ou du politique mais plutôt une nouvelle frontière à explorer. Ces mouvements ne détruisent pas mais complexifient, « augmentent » l'épaisseur des territoires. Ce n'est pas la fin des territoires et des lieux mais l'acceptation de leur augmentation, de leur polymorphisme, de leur polychronie comme nouvelle figure de réassurance. Le futur des relations entre temps, espace et habitants temporaires nécessitent d'accepter une certaine « *infidélité territoriale* » et de construire de nouveaux « *contrats de confiance* » fussent-ils à durée limitée (Gwiazdzinski, 2012).

Identité ouverte et situationnelle. L'approche chronotopique questionne la notion d'habiter autour de « *l'habiter mobile* » et en mouvement ou de la « *circulation habitable* » (Gwiazdzinski et Rabin, 2007). Elle interroge la notion même de citoyenneté pour l'ouvrir à l'idée de « *citoyenneté éphémère et situationnelle* » (Gwiazdzinski, 2012).

Elle pose la question du passage – pour les individus et les groupes – d'une « identité d'aires » à une « identité de trace », d'une « identité territoriale » à une « identité ouverte et situationnelle ».

Urbanisme temporel et temporaire. La notion de chronotope interroge la polyvalence, la modularité des espaces autour de l'idée de villes et de territoires « malléables » (Gwiazdzinski, 2007). C'est une invitation à explorer les contours d'un « urbanisme temporel » et « temporaire » et une incitation à imaginer les formes inédites de régulation d'une « ville malléable » (Gwiazdzinski, 2014, 2012, 2007), flexible, souple et adaptable dans ses espaces et dans ses temps, capable de limiter l'étalement, de favoriser l'intensité urbaine et le bien-être des habitants, ce « sentiment général d'agrément, d'épanouissement que procure la pleine satisfaction des besoins du corps et/ou de l'esprit ».

Figure de l'urbaniste en jardinier. L'idée de l'urbaniste en « designer spatio-temporel » est une première avancée qui permet d'aborder le territoire, la ville et l'architecture comme des systèmes vivants et non des objets statiques. En ce sens l'architecte et l'urbaniste sont plutôt des jardiniers qui travaillent sur des matières, des paysages eux-mêmes en transformation permanente (Barbara, 2017). La force de la figure est dans le caractère mouvant du jardin, dans les dimensions sensorielles qui s'en dégagent et dans le besoin de jouer avec les différents éléments sans toujours pouvoir les maîtriser. Elle renvoie également au « tiers-paysage » ce fragment indéfini du Jardin Planétaire qui désigne la somme des espaces où l'homme abandonne l'évolution du paysage à la seule nature (Clément, 2004).

Plateformes d'innovation ouverte. Au-delà des tentatives toujours fragiles de création de bureaux, agences ou Maison des temps et des mobilités, les approches chronotopiques doivent nous inciter à imaginer des plateformes d'innovation ouverte, des *clusters* où se croisent et s'hybrident ces approches et savoir-faire entre art et territoire, sachants et usagers, observation et représentation, diagnostic et projet, recherche et action.

Vers une politique des temps

Savoir qui définit le rythme, la durée, le tempo, l'ordre de succession et la synchronisation des événements et des activités

est l'arène où se jouent les conflits d'intérêt et la lutte pour le pouvoir (Rosa, 2010). À différentes échelles, il va s'agir de limiter « *l'écartèlement entre des temporalités multiples* » (Chesneaux, 1996). L'approche « *néo-cynergétique* » de la ville autour du concept de *Smart City*, l'intégration des dimensions temporelles dans les systèmes d'informations géographiques témoignent de cette volonté technologique de faire tenir ensemble malgré tout des temporalités individuelles et collectives hétérogènes en évitant les conflits. En ce sens l'approche chronotopique est une « *mise en intrigue* », une tentative paradoxale de « *synthèse de l'hétérogène* » pour reprendre la belle formule de Paul Ricœur (1983).

Débat public et culture démocratique des temps. Poser la question du temps dans le cadre d'un large débat public, sans la renvoyer à la sphère privée mais en proposant des représentations appropriables, permet d'espérer pouvoir défendre les catégories les plus défavorisées, de renforcer l'égalité entre citoyens et de conforter la cohésion sociale. En l'occultant on prend le risque de laisser des décisions isolées créer de nouveaux déséquilibres, et de nouvelles inégalités. Une culture démocratique du temps doit émerger. L'occasion est belle de reconquérir des marges de manœuvre et de reprendre en main notre futur autour de choix tels que la qualité de la vie, le développement durable tout en laissant les options largement ouvertes, en assurant le maximum de diversité à tous les niveaux et en rendant aux individus la faculté de se penser, d'inventer des futurs pluriels et de s'organiser en vue d'une activité créatrice. Il s'agit au final d'œuvrer dans le sens d'une maîtrise du temps, de la négociation, de la convivialité de la cohésion et de l'urbanité contre la dictature des réseaux, de la compétition à outrance, de l'éclatement et des inégalités.

Nouvelles chorégraphies et eurythmie. À l'éternelle question sur « *le temps qu'il fait* », nous pouvons désormais ajouter celle sur « *le temps qu'il est* » (Lynch, 1972) interrogeant l'organisation spatio-temporelle des territoires, la gouvernance, les rythmes et la qualité de vie des habitants et usagers temporaires dans une recherche de « *l'eurythmie* », « *beauté harmonieuse résultant d'un agencement heureux et équilibré, de lignes, de formes, de gestes ou de sons* » ou plus précisé-

ment de « *bons rythmes qui magnifient ensemble, et les uns par les autres, les singuliers et les collectifs* » (Michon 2008). Quelles que soient les échelles spatiales et temporelles, il appartient désormais à chacun d'entre nous, géographe ou non, de participer à la lecture de la « *danse de la vie* » (Hall, 1985) et de la ville, à son écriture et à sa chorégraphie.

Où, quand et comment faire société ?

La réflexion sur la lecture et l'écriture chronotopique des mondes en mouvement s'organise. Il faudra ouvrir encore à d'autres disciplines, analyser d'autres supports, déployer d'autres modes de représentations non cartographiques ou filmés qui convoquent notamment le corps et permettent « *d'exister* » c'est-à-dire de « *faire l'expérience de la présence en un lieu* » au sens d'Henri Maldiney (Maldiney, 2003).

Il aura manqué l'historien, l'économiste, le romancier et le poète pour s'aventurer encore plus loin, hors là, hors les murs et hors de soi.

Demain est un autre jour...

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, G. (1950), *La dialectique de la durée*, Paris, PUF.
- BARTHES, R. (2002), *Comment vivre ensemble*, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Paris, Seuil.
- BAUMAN, Z. (2000), *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press.
- BERTIN, J. (1967), *Sémiologie graphique*, Paris, Mouton/Gauthier-Villars.
- BEY, H. (1997). TAZ. *Zone autonome temporaire*, Paris, L'Éclat.
- CARLSTEIN, T., PARKES, D., THRIFT N. (1978), *Timing space and spacing time*, London, Arnold.
- CHARLOT, A., GWIAZDZINSKI L. (2016), Géochorégraphie : marcher et danser avec Henri Maldiney, In C. YOUNES, *À l'épreuve de l'exister avec Henri Maldiney*, Hermman, pp.313-323
- CLEMENT, G. (2004). *Manifeste du tiers paysage*. Montreuil, Sujet/objet.

Luc Gwiazdzinski, Guillaume Drevon

- CITTON, Y. (2014), *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Le Seuil.
- DOS SANTOS, L. A. P. (1931), *La Rythmanalyse*, Rio de Janeiro, Société de psychologie et de philosophie.
- GLISSANT, E. (1995), *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- GWIAZDZINSKI L., 2017, Nuit debout, Première approche du régime de visualité d'une scène nocturne, *Revue « Imaginations » Visualités* <http://imagination.csj.ualberta.ca/>
- GWIAZDZINSKI, L. (2016), « La ville à l'épreuve des places. » *Liberation.fr. Libération*, 25 avril 2016
- GWIAZDZINSKI L. (2016), « Entre nouveaux imaginaires et mobilisations collectives. L'utopie du faire », *revue Urbia* n°19, Observatoire universitaire de la ville et du Développement durable, Lausanne, pp.123-144
- GWIAZDZINSKI, L. (2015), *L'atelier de l'imaginaire. Jouer l'action collective ?* Grenoble, Elya Éditions.
- GWIAZDZINSKI, L. (2014), « Néo-situationnisme artistique dans l'espace public ». *Strada Le magazine de la création hors les murs*, 2014, Du possible disponible. Quand l'art déplace les lignes, pp.28-31.
- GWIAZDZINSKI, L., DREVON, G. (2014) « Des méthodes et des outils au service d'une nouvelle intelligence des mobilités », *Netcom, Netcom and Communication studies*, volume 28, n°1-2, Representing Populations and Territories in Movement. From the Observation of individual Practices to Mobility Strategies, 2014, pp.5-12
- GWIAZDZINSKI, L. (2012), « Temps et territoires, Les pistes de l'hyperchronie », *Revue Territoires 2040, DATAR*, pp.75-97
- GWIAZDZINSKI, L. (2007), « Redistribution des cartes dans la ville malléable », *Revue Espace, Population, Sociétés* n°2007-3
- GWIAZDZINSKI, L. (2006), « Les traversées nocturnes », in Maud LE FLOCH, *Mission repérage. Un élu un artiste*, Editions l'entretemps, pp. 241-242
- HALL, E.T. (1985) *La danse de la vie. Temps culturels et temps vécus*, Seuil
- HONORE, C. (2004), *Eloge de la lenteur*, Paris, Marabout.
- JUNG, C. G. (1988), *Synchronicité et Paracelsica*, Paris, Albin Michel.
- LEFEBVRE, H. (1992), *Eléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse.
- LEFEBVRE, H., (2017), *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos.

- LEVY, P. (1994), *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du Cyberspace*, Paris, La Découverte.
- LYNCH, K. (1972), *What time in this place ?*, MIT Press, Cambridge.
- LYNCH, K. (1960), *The image of the city*, Cambridge, MIT Press.
- MALDINEY, H. (2003), *Art et existence*, Paris, Klincksieck.
- MARZLOFF, B. (2009), *Le 5ème écran. Les medias urbains dans la ville 2.0*, Limoges, FYP.
- MICHON, P. (2008), *Zones Urbaines Partagées*, Saint-Denis, Synesthésie Éditions, pp. 8-20
- MILLET, B., (2002), « L'homme dans la ville en continu », in GWIAZDZINSKI, L., *La ville 24h/24*, La Tour d'Aigues, L'Aube, pp.83-91.
- NICOLAS-LE STRAT, N. (1996). « Sujets et territoires du mouvement social (Marseille, Nantes, Toulouse et les autres) ». *Futur antérieur*, n°33-34, p. 113-125.
- RABIN G., GWIAZDZINSKI, L. (2007), *Périphéries. Un voyage à pied autour de Paris*. Préface Patrick Jarry, Paris, l'Harmattan, 252p.
- RICOEUR, P. (1983), *Temps et récit*, tome 1, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil.
- ROSA, H. (2010), *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, coll. « Théorie critique ».
- SOUBEYRAN, O. (2015), *Pensée aménagiste et improvisation*, Paris, Editions des archives contemporaines.
- STIEGLER, B. (2004), *De la misère symbolique*, tome 1 : *L'Époque hyperindustrielle*, Paris, Galilée.
- VON HIPPEL, E. (2005), *Democratizing Innovation*, London, The MIT Press Cambridge.
- WILLIAM A., SRNICEK N. (2013). (*Accelerate Manifesto for an Accelerationist Politics*, Critical legal thinking, 14 mai 2013.
- WUNENBERGER, J.-J. (2006), *L'imaginaire*, Paris, PUF.
- YOUNES, C., (2017), *Écologie existentielle : reprises et rebonds synergiques*, Conférence Avenue centrale, MSHAlpes, Université Grenoble Alpes, 14 Mars 2017.